L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 15 JUILLET 1884.

57ème Année.

Dufour, Bonnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI 15 JUILLET 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les prix ci-dessous.

EDITION DU DIMANCHE

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes et de Locations, etc., qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

Les étapes de la Révolution Française.

La Révolution de 1789, en France, est bien certainement l'effondrement politique et social le plus complet des temps modernes. Tout le passé s'écroule à la fois; il n'en reste plus pierre sur pierre; il faut tout réédifier sur de nouvelles bases. Et c'est là, précisément, ce qui en fait la grandeur. Toutes les réformes imaginables, toutes celles que comporte l'esprit moderne, au point de vue politique, au point de vue social, au point de vue philosophique, se trouvent là.

Elles bouillonnaient, depuis des centaines d'années dans les entrailles de la terre; et voilà que, tout à coup, elles font une terrible explosion. Le volcan révolutionnaire les lance dans l'espace, au milieu des éclairs et du tonnerre, du fer et du feu, du sang et de larmes.

Il fallait avoir l'âme vigoureusement trempée pour n'être pas effrayé de la révolution, pour oser la regarder en face, pour essayer de séparer l'ivraie du bon grain, de discerner le bien du mal, les principes dont quelques-uns étaient sublimes, des formules dont bon nombre étaient condamnables. Nous en parlons bien à notre aise, aujourd'hui que nous sommes éclairés par l'expérience de trois ou quatre générations, qui nous ont instruits à leurs dépends.

Qu'aurions-nous pensé et fait, à cette époque où tout était énigme, où il était plus difficile encore de savoir où était le devoir que de l'accomplir.

Après tout, il fallait mettre un terme à la tourmente, car les ouragans et les violences de la place publique ne sont pas l'état normal des peuples.

Bonaparte se charge de cette tâche, et la France passe des violences de la terreur dans les bras de césarisme. Celui-ci avait à démoraliser la société, toute pleine d'inégalités et de rugosités, et il le nivelle impitoyablement sous le talon de sa botte; il avait à imposer la Révolution à l'Europe absolutiste, à la lui faire accepter, de gré ou de force, et il y réussit encore. Il y a de la grandeur, assurément, dans le spectacle qu'offrent les vieux rois et les empereurs du droit divin, au pied de cet officier de fortune, de cet ex-sous-lieutenant d'artillerie.

La preuve que la Révolution, ou plutôt la démocratie, — attenda que cette révolution n'est pas autre chose que le triomphe de la Démocratie, entendue dans son sens le plus large, — est bien imposée à l'Europe, c'est que, quand Napoléon tombe, perdu autant par les excès de militarisme que par les abus de pouvoir, et que les monarques de l'Europe ramènent en France, dans les fourgons de leurs armées, la vieille monarchie héréditaire, non-seulement ils ne l'empêchent pas d'adopter le régime Constitutionnel, mais encore ils le lui conseillent; ils lui imposent presque cette forme gouvernementale.

Il était fait, parfait, dans les idées, une transformation à laquelle n'avaient pas échappé les têtes couronnées; elles savaient bien que l'absolutisme était désormais impossible en France. Il valait bien mieux pour elles, y introduire ce régime, qui, du moins, ne menaçait pas leur existence, que de s'exposer au retour de ce que l'on appelait la République.

Sans doute, il est étrange de voir un roi, comme Louis XVIII, octroyer une charte à un peuple. Une constitution ne s'octroie pas; un peuple se la donne à lui-même, il se la confectionne à sa façon, et suivant ses besoins. Il ne faut pourtant pas dédaigner la Restauration; elle a été la grande école parlementaire de la France.

Délivrée des violences de la Terreur et des glorieuses brutalités du Césarisme, elle apprend à poser les grands principes constitutionnels et à discuter ses intérêts publics. Il paraît alors toute une pléiade d'orateurs de premier ordre, et c'est à peine si, depuis, en cinquante ans, la France a pu retrouver deux ou trois dignes échos de ces grandes voix.

Nous avons vu Napoléon tomber par les hallucinations du génie. L'intelligence a aussi les siennes. Il y a, du reste, une sorte de fatalité qui pèse sur toutes les dynasties qui, depuis 89, ont, un moment, régné sur la France.

A quel excès d'imprudence en était donc arrivé Charles X, ramené en France, quelques années auparavant, par l'étranger, comme son prédécesseur et frère Louis XVIII, et, par conséquent aussi, comme lui, fort peu populaire, quand il s'obstinait à faire une guerre acharnée au pouvoir parlementaire dont tout le pays s'était ému, nous dirions volontiers, affolé; à vouloir museler la Presse, qui venait de se faire proclamer, en quelque sorte, le quatrième pouvoir de l'Etat, et était alors dans toute l'ivresse du triomphe; à faire tourner contre lui, non seulement les ardents, les impatients, mais même les plus modérés, les plus conservateurs? Aussi la lutte ne fût-elle pas longue.

Après une bataille de trois jours, la branche aînée des Bourbons reprenait le chemin de l'exil, d'où elle ne devait plus revenir.

Ici, il se fait un progrès remarquable. C'est pour la première fois que le mot République est prononcé, depuis la grande tourmente révolutionnaire; mais elle ne s'installe pas encore.

C'est le plus populaire des Français, l'ami de Washington, celui que l'on a appelé le héros de la liberté dans les deux mondes, Lafayette, qui présente à la France Louis Philippe, comme la meilleure des Républiques.

Y a-t-il eu là escamotage? [Aux yeux des impatients peut-être, mais non aux yeux de la France. Le parti républicain était alors très peu nombreux, et il n'est pas bon que la minorité s'impose à un peuple; elle ne peut se maintenir au pouvoir que par la violence.

Or, ce qu'il fallait à ce pays, c'était la pratique des libertés qu'il ignorait encore, dont il ne savait pas se servir. Il l'a appris sous Louis Philippe. C'est là le côté presque glorieux de ce régime.

Mais la fatalité devait poursuivre le roi-citoyen, comme le monarque absolu; il tombe bientôt, par suite de sa faiblesse systématique devant l'étranger, sous l'impopularité de la France.

Cette fois, ce n'est plus le fantôme de la République qui s'installe en France; c'est elle-même, en chair et en os, et s'affirmant hardiment à la face de l'Europe. Pourquoi donc n'a-t-elle pas réussi alors? C'est qu'elle était encore le gouvernement de la minorité, qu'elle ne pouvait se maintenir que par la force; c'est que la République se présentait encore à presque tous, à l'état de tourmente révolutionnaire, et, qu'à ce titre, elle faisait peur à la majorité de la nation.

D'ailleurs, la France nourrissait une dernière illusion, —l'illusion de la gloire,— qu'elle caressait d'autant plus chèrement, que, depuis vingt ans, elle se sentait profondément humiliée. Il faut avoir parcouru les provinces françaises, à cette époque, pour se rendre compte de l'état des esprits. Ce n'était évidemment pas un président que voulait la nation, mais un empereur; et voilà ce qui explique l'immense triomphe électoral remporté alors par le Prince Louis Napoléon.

Avec lui, la France faisait au derrière éprouvé monarchique et l'on semble persuadé qu'aucune autre n'a été plus complète, plus concluante contre la monarchie.

Là est le secret du succès de la République actuelle: République non de passion, mais de raison; non de violence, mais de liberté, qui se fait accepter non seulement par le peuple, mais par les monarques du dehors, qui a su inaugurer une politique intérieure et étrangère qui lui est propre et lui fait le plus grand honneur.

Contrairement aux régimes précédents qui s'affaiblissaient, en avançant en âge, elle se raffermit et se consolide avec le temps. Et au train dont vont les choses, l'époque n'est pas éloignée, où elle pourra, sans obstacle au dehors, sans secousse à l'intérieur, commencer à opérer les grandes réformes économiques et sociales contenues dans le programme, de 1789, si vaste, si profondément humanitaire.

Un mot de rectification.

MILNEBURG.—Le petit théâtre poursuit son succès, la foule est là tous les soirs, et ce qui est mieux, s'en retourne chez elle satisfaite de ce qu'elle a vu, entendu. On sait quel vif intérêt nous prenons au développement de cette localité, c'est donc avec bonheur que nous constatons le regain de vogue qui lui vient.

A ce propos, qu'il nous soit permis de prendre ici la parole pour un fait personnel, comme on dit en langage de Parlement. Nous sommes peiné qu'une plaisanterie faite par nous, l'autre jour, à propos des excellents pompiers de Milneburg, leur ait causé quelque déplaisir. Ce n'est certainement point là un déplaisir voulu, de notre part, nous nous empressons de l'écrire. Il n'ont pas de meilleur ami que nous.

Cela affirmé, nous nous faisons un devoir d'ajouter que notre plaisanterie anodine n'est pas justifiée par le fait. Les pompiers de Milneburg, fidèles cette fois à leur devoir comme toujours, s'étaient portés à l'Hôtel Washington au début même du commencement d'incendie du théâtre dont nous avons parlé dans l'article rappelé ici.

Ne pouvant tenter d'essayer d'éteindre avec l'eau de l'huile en feu, puisque celle-ci flotte, ils ont seulement recouru au seul moyen d'action possible, utile, en usant des peu près de *tarpaulins* qu'ils ont pu trouver. C'est là que notre incompétence en semblable matière a fait fausse route et a commis une erreur que nous réparons sans hésiter. Voilà l'affaire arrangée, nous l'espérons bien.

WEST END.—Le Bal donné par la Comité des Trente, dont la fête a été si admirable hier, sous tous les rapports, avait transformé le théâtre du West End en une vaste et charmante salle de bal. Donc il y a eu relache.

Les représentations reprennent leur cours ce soir même, et l'affiche porte *La Grande Duchesse.*

C'est dans cet ouvrage que Mlle Selina Dolaro a débuté; elle y a laissé de trop bons souvenirs pour qu'on ne l'y revoie pas avec un plaisir extrême.

On sait, d'ailleurs, que l'ouvrage est très satisfaisamment monté; qu'il marche avec beaucoup d'ensemble, et que, détail qui a sa valeur, le prince Paul a depuis longtemps coupé la malheureuse paire de moustaches que l'on se rappelle. *La Gazette de Hollande* a été heureuse de constater ce mieux.

Les 4 Jockes de Corneville sont prêtes; on peut compter que ce sera là un succès. La première représentation en sera définitivement donnée samedi soir prochain.

Demain en Matinée et samedi aussi *La Mascotte*, avec Mlle Hattie Richardson dans le rôle de Bettina.

DISTRIBUTION DE PRIX.—Nos remerciments à Mme Eimyra M. Tully. Nous recevons d'elle une invitation à l'Exhibition Annuelle et à la Distribution de Prix qui auront lieu dimanche prochain, 20 juillet, à 7 heures du soir, à l'Ecole de Jeunes Filles de St. Pierre et St. Paul. Cette école jouissant ici de la meilleure renommée et qui forme de remarquables sujets.

Le Figaro de la Nouvelle-Orléans publiera, dans le supplément de son édition extraordinaire de demain, mercredi, le portrait de Stephen Grover Cleveland et celui de Thomas A. Hendricks, candidats démocrates à la Présidence et à la Vice-Présidence des Etats-Unis.

Ils ressemblent beaucoup à ceux qui nous ont été envoyés du Nord, et trouveront un acheteur dans chaque démocrate qui désire voir les traits des deux grands citoyens que le peuple élira en novembre prochain.

Nous avons reçu, hier, la seconde livraison du grand travail de M. Théophile Harang—"The National Syndicates of Capital and Labor."

Nous en rendrons compte le plus tôt possible.

M. H. BILLARD, (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'Illustration et du Monde Illustré du 28 juin.

☞ Nous engageons messieurs les habitants et autres personnes qui pourraient avoir besoin de diverses machines à vapeur à l'usage des sucreries et autres à parcourir l'annonce de M. A. E. Scheideckar qui se trouve dans nos colonnes de ce jour, de faire examen des diverses machines et de profiter du bon marché, le tout étant mis en vente pour faire place dans les ateliers et pour clore diverses consignations.

Un grand triomphe.—Comme résultat de longues années d'une application patiente et sentive, aidée par toutes les découvertes et améliorations dans les agents chimiques modernes, le procédé par lequel le parfum des plus riches fleurs tropicales est extrait et concentré dans l'Eau de Floride de Murray & Lauman a atteint un degré de perfection qui ne laisse rien à désirer. Afin de distinguer le véritable article de ces nombreuses imitations, assurez-vous bien du *trade mark* qui convient en une étiquette blanche étroite, portant le fac simile de la signature de Lamman & Kemp, seuls propriétaires.

On connaît les immenses services rendus à la chimie par M. Berthelot, en France; les synthèses qu'il a opérées lui ont acquis une juste célébrité. Faire la synthèse d'une substance de l'alcool, par exemple, c'est la constituer de toutes pièces dans le laboratoire, en mettant en présence les éléments dûment proportionnés dont elle se compose. La pâlide n'est pas de connaître ces éléments divers et d'en apprécier le poids respectif (ceci est l'analyse), mais de déterminer les circonstances au milieu desquelles s'opèrera la réunion, "la synthèse", des éléments constitutifs. Vous pourriez mettre pendant des siècles, en quantités respectives déterminées, du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène sans réussir à faire du sucre, C12 [illegible]

LA CÉLÉBRATION

—DU—

14 Juillet 1884

A la Nile-Orléans.

Une imposante démonstration.

Pour la quatrième fois, la colonie française de la Nouvelle-Orléans vient de se réunir, pour célébrer sa grande fête nationale du 14 juillet, et nous constatons, avec plaisir, que l'enthousiasme, au lieu de s'affaiblir chez elle, n'a fait que grandir sans cesse. La fête d'hier a été plus brillante que celle des années précédentes. On y remarquait encore plus d'entrain, plus de cordialité.

Elle ne s'est pas trouvée seule à célébrer ce glorieux anniversaire! A ses côtés, la population créole, que tant de liens étroits de parenté rattachent à elle, prenait part à ses joies, entrait de moitié dans ses plaisirs et ses expansions de cœur; et rien que là de juste. Les ayeux des trois-quarts de cette population, française d'origine, et restée française de mœurs, de sentiments et de langage, n'ont-ils pas joui, là-bas, sur l'autre rive de l'Atlantique, des bienfaits de cette révolution, des conséquences de ce grand affranchissement?

Les Américains eux-mêmes, bien que de race différente, croyez-vous qu'ils soient restés indifférents devant cette solennelle manifestation? Non, certes. N'y a-t-il pas entr'eux et les Français, une affiliation, sinon de sang, au moins d'institutions, et ne sont-ils pas liés à cette nation, par la religion des souvenirs et de la reconnaissance?

On calomnie les républiques, quand on les taxe d'ingratitude; elles représentent le cœur humain, mieux que les autres formes gouvernementales, puisqu'elles sont l'expression des idées et des sentiments des masses or, le cœur humain n'est pas si mauvais que prétendent certains détracteurs; il a ses souvenirs, ses bons mouvements.

La Fête d'hier nous en a donné de nouvelles preuves; il nous est démontré, une fois de plus, qu'à 100 ans de distance, les alliés de la guerre de l'Indépendance ne sont pas encore devenus, les uns envers les autres, de froids indifférents; et il leur arrive, plus souvent qu'on ne le pense, de fraterniser sur l'autel de la liberté, et de marcher, la main dans la main, sur la route du progrès.

Il s'était opéré, cette année, de grands changements dans la composition du Comité des Trente. La plupart des anciens, des vétérans, s'étaient retirés pour laisser à d'autres les honneurs, et un peu aussi, les tracas de la direction de la Fête; car tout n'est pas rosse dans le métier de membre de ce Comité. Il faut souvent payer de sa personne et, parfois aussi, de sa bourse.

Il se manifesta donc d'abord quelques inexpériences, un peu effarouchées de la lourdeur de la tâche et de la responsabilité qu'elles avaient assumées; on crut les effrayer, surtout, c'étaient les énormes succès qu'avaient obtenus les fêtes précédentes.

Comme la réussite n'avait, jusqu'ici, fait que grandir, chaque année, le nouveau comité craint qu'il lui fallait, cette fois, répondre aux attentes du public, d'une façon plus brillante encore qu'auparavant. Rien de beau, de grand, comme les enthousiasmes de la foule, mais ils ont l'inconvénient d'être éphémères de leur nature. Il faut sans cesse rebaiffer ceux qui se refroidissent, rajeunir ceux qui vieillissent, et c'est là une tâche qui n'est pas toujours aisée. Le public est plus difficile à satisfaire qu'on ne le pense.

Il faut tenir sa curiosité sans cesse en haleine, et ne pas lui laisser un moment de répit; il faut, surtout, lui procurer de la nouveauté. Offrez-lui deux fois de suite le même spectacle, il trouvera que vous baissez, et se promettra bien de n'y plus revenir. Triste, bien triste résultat d'efforts, quelquefois très-énergiques et très-intelligents; car le but principal d'une pareille fête, nécessairement destinée à se perpétuer, c'est de la rendre tellement attrayante, que le public en sorte toujours enchanté, émerveillé, et parfaitement déterminé à y retourner l'année suivante.

Au point de vue de la Fête Française—Française, disons nous—et c'est là un titre qui engage, car la France est le pays qui donne les plus belles fêtes du monde, c'est là une supériorité que personne ne lui conteste—au point de vue de la fête Française, donc nos célébrations du 14 juillet font chaque année quelque progrès et ne nous nous désespérons pas de voir, un jour, la colonie de la Nouvelle-Orléans leur donner l'éclat et les grandes allures de celles de Paris.

C'est là le but que n'est efforcé d'atteindre, dans les limites de ses moyens, le nouveau comité des Trente, et nous croyons que le public n'a pas été déçu, dans son attente.

Nous donnons ici la liste des membres de ce comité, en priant les lecteurs de lui savoir quelque gré des peines qu'il s'est données.

Comité des Trente.

Président	F. Lambert.
Vice-Président	E. Burgi.
Trésorier	J. G. Spor.
Secrétaire	Jules C. Bernard.

Membres:

O. E. Champon.	A. Villermin.
F. Godchot.	B. Aubin.
G. A. Blancaud.	M. Lion.
E. Barbier.	H. Nisler.
M. Berges.	F. Toujan.
Jean Peltier.	Sébastien Roy.
J. B. Damestre.	H. Dubos.
Jean Palas.	J. Dufour.
F. Augrain.	Dr. Mortice.
Jos Lebiano.	F. Cloe.
U. Sahuqué.	A. Landrodi.
G. Barciar.	J. F. Méda.
	Dr. Max. Fourguette.

Sous-Comités.

Sous-Comité de Finances—M. E. Burgi Président. J. G. Spor. O. Bercier. H. Godchot. A. Villermin.

Sous-Comité de Souscriptions—M. F. Lambert Président. J. G. Spor. F. Godchot. A. Villermin. E. Rehnoté. O. Bercier. Jos. Lebiano. G. A. Blancaud. Chs. Adoue. F. Augrain. Dr. Mortice.

Sous-Comité d'Emplacement:—M. E. Burgi, Président; Dr. Mortice. F. Lambert. F. Toujan. J. E. Champon.

Sous-Comité d'Impressions et Publications:—M. H. Dubos, Président. Jules Bernard. C. E. Champon. F. Toujan. M. Berger.

Sous-Comité d'Invitations:—M. E. Barbier, Président; Sébastien Roy. H. Nisler. U. Sahuqué. M. Lion.

Sous-Comité de Décorations et Illuminations:—M. E. Burgi, Président; G. A. Blanchard. Sébastien Roy. F. Godchot. H. Dubos. F. Cloe. U. Sahuqué.

Sous-Comité de Pyrotechnie:—M. E. Barbier, Président; J. Dufour. A. Landrodi. Jean Peltier. H. Nisler.

Sous-comité de musique, salute, régates et jeux—M Chs Adoue président; F Toujan. Max Fourguette. M Lion. Jean Peltier. J B Damestre. B Aubin. L Palas. F Augrain. M Berges.

Sous-comité des bals—M Jules C Bernard, président; S Roy. H Nisler. A Landrodi. E Barbier. L Palas. C E Champon. B Aubin. J F Méda.

Sous comité de police—M F Dufour, président J B Damestre. Jos Lebiano. J Peltier. F Cloe.

On sait que, depuis quatre ans, le Comité des Trente chargé des préparatifs de la Fête du 14 juillet, fait élever un arc de triomphe, rue du Canal, à l'intersection des rues Bourbon et Carondelet. Rien n'a été changé, sous le rapport du programme ordinaire.

Voici la description de celui de cette année:

Sur une ennuée embrassant 57 pieds de largeur, s'élèvent huit colonnes, fond gris et entourées d'une élégante spirale de verdure. Elles soutiennent, non sur deux pas un arc de triomphe,—ce n'en est pas un,—mais une grande décoration architecturale atteignant 64 pieds d'élévation.

Ces huit colonnes forment trois arcades, deux latérales en plein cintre, et une centrale, beaucoup plus large que les deux autres, et en voûte surbaissée.

Dans l'ordre scientifique, et en prenant le terme au sens le plus large, nous avons acquis des méthodes positives qui permettent désormais à l'humanité de marcher en avant, étape par étape, avec certitude.

La vulgarisation des données acquises est un autre fait absolument moderne qui différencie, une fois pour toutes, le présent d'avec les âges passés. Par l'école, par le livre, par le journal, chaque révélation nouvelle de la science fait le tour du monde dans les masses où écho qui ne peut plus s'éteindre. Un progrès réalisé est désormais un progrès acquis. Le monde ne revera par ces périodes obscures dans lesquelles l'histoire revenait en arrière.

Je vous remercie, mes amis, d'avoir répondu à l'invitation cordiale que vous a adressée notre colonie, soyez les bienvenus parmi nous!

Le Gouvernement des Etats-Unis, l'Etat de la Louisiane, la municipalité et le commerce de votre ville, ont généreusement convié toutes les nations du monde à l'Exposition Universelle qui s'ouvrira à la Nouvelle-Orléans le 1er décembre. Mes compatriotes et moi-même, nous formulons l'espoir et le vœu que la République Française soit largement représentée, dans ses manufactures, dans son commerce, dans les œuvres de ses artistes, dans toutes les branches de son activité productrice. C'est à quoi, messieurs, nous nous efforcerons de travailler;—désirant donner ainsi à la Louisiane, où nous sommes si bien accueillis, un nouveau témoignage de notre sympathie et de notre reconnaissance.

Aux quatre coins de cette vaste décoration, flottent les drapeaux français et américain, et, tout à fait au dessus, s'élève un grand mât d'où flotte, à une hauteur de 90 pieds, une flamme tricolore de 18 pieds de long. Tel est cet édifice, aux brillantes couleurs, conçu, dessiné par M. Lepas avec beaucoup de goût, et exécuté par lui avec une rare vigueur de brosse.

Nous avions déjà vu de très bons dessins de M. Lepage; l'excellente gravure qui, sur la carte-souvenir, adressée à chacun des invités, représente la prise de la Bastille, a été exécutée par lui, avec la rapidité d'un faiseur de croquis de profession. Il vient, aujourd'hui, de se révéler, avec bonheur, comme peintre de décors.

Nous devons ajouter que tous les travaux de charpente sont l'œuvre de M. Bégnon, attaché à l'Opéra en qualité de chef machiniste. C'est même avec lui que le Comité des Trente avait signé le contrat.

Immédiatement après l'Arc de Triomphe auquel elles se relient, commencent les décorations préparées et exécutées par M. Bétat, et qui enveloppent toute la chaussée centrale, sur toute l'étendue de l'île. Voici en quoi elles consistent: 26 poteaux, 13 de chaque côté, s'élèvent à droite et à gauche des voies ferrées. Ils sont peints en blanc et entourés de guirlandes de verdure.

Ils sont, de plus, reliés entre eux, de chaque côté, par une large draperie tricolore, qui a 620 pieds de longueur. Chacun des 26 poteaux est surmonté d'un mât à la pointe duquel brille une boule dorée. Du haut de ce mât tombent, en flottant au gré de la brise, d'abord, une flamme de 12 pieds de long; puis, plus bas, un drapeau de 7 pieds. Au niveau de la draperie, est placé un écusson français, de 3 pieds de haut, portant les lettres R. F. L'écusson est entouré d'un trophée de quatre drapeaux, deux français, deux américains, mêlant leurs couleurs.

Ce n'est pas tout. D'un côté à l'autre de la chaussée, des traverses relient chacun des poteaux, et forment une sorte de voûte ornée de draperies, de verdure et de lanternes de couleur. Pour terminer cette décoration, à la lanterne de la rue Dauphine, et faisant face au Lac, se détache au milieu de la chaussée, un vaste écusson aux armes de la République Française, et entouré de trois grands drapeaux.

Cette belle décoration produit un fort joli effet. Il faut rendre justice à M. Bétat. Il a grandement fait les choses. Depuis deux mois, une armée d'ouvriers et d'ouvrières ont été employés à préparer ces décorations, ainsi que celles du West End, dont nous parlerons plus tard; et nous devons dire que, des deux côtés, il a dépassé les attentes du Comité des Trente.

13 juillet, 6 heures du soir.

Nous sommes à la fin de la journée du dimanche. La foule est réunie sur la rue du Canal, soit pour se rendre au West End, soit pour assister à l'achèvement des travaux de l'arc de triomphe.

Quant aux décorations qui l'accompagnent, elles étaient terminées dès le matin, et faisaient un merveilleux effet.

En général, la colonie française s'est bien tirée de cette année, mise en fête plus tôt qu'à l'ordinaire. Bon nombre de maisons étaient déjà décorées de drapeaux; on remarquait, surtout, à l'angle des rues Royale et Toulouse, une fort jolie décoration enveloppant le balcon du magasin de M. Delsol. Le balcon de M. Delsol était, en temps, qui est infailliblement gâté les peintures de l'Arc de Triomphe, toutes les toiles en eussent été tendues, avant la tombée de la nuit.

A 6 heures du soir, le canon tonne C'est la batterie d'artillerie commandée par le capitaine Palas, qui tire une joyeuse salve de 21 coups de canon, pour annoncer la fête du lendemain.

Voici les noms des principaux membres de la batterie:

Capitaine-commandant Palas; Lieutenant Peyraigne-Pont, Aug Blot; Artilleurs, Arnouid, Lecollier, J. P. Deur, S. S. Lalosewich, J. Hôny, Girardeau, Thierry, L. Lieutenant.

Tout annonce que la journée de demain sera belle, et que la fête aura un grand succès. Nous remarquons une foule d'américains en quête de billets d'invitation. Evidemment, la population des deux grands districts de la ville, se portera en masse au West End dans la soirée de demain.

14, 6 heures du matin.

Le canon tonne encore, il annonce la fête du jour. Nous nous mettons en campagne, et parcourons presque tout le Second District. Beaucoup de maisons sont pavoisées.

Dans la rue St-Philippe, nous apercevons, entre Chartres et Levée un drapeau, impossible de nous assurer du nom de la personne qui l'a arboré.

Dans la rue Royale, à partir de la rue d'Esplanade, nous trouvons les mieux pavoisées sont celles de MM. P. Lenès. R. V. Wehrmann, Clos, déjà cité, Damiens, Club de la Harpe Eolienne, Dunand; rue St Pierre, les maisons P. Bordenave, et J. Levy; rue St. Louis, Bastide; Mme Antoine; rue Toulouse, l'Opéra Français, Aladie, Vincent; rue Bourbon, A. Lafond, Garreau; rue Bienville, Chanet, rue de Chartres, F. Tujaque, Ronyer, Chauvière, Sarrazin, Revol, Boscouney, Bouvier, le Club de la Démocratie Française; enfin, rue des Remparts, le café des améliorations de M. Peyraigne.

8 heures.

Une foule énorme se presse près de l'arc de triomphe, pour se rendre au West End, par le train officiel. Nous remarquons, parmi cette foule, tous les membres du Comité des Trente et ceux des comités des années précédentes invités, au même titre que ceux de cette année, à faire les honneurs de la fête; presque tous les consuls résidants à la Nile-Orléans: M. Fr. de Zamacona, consul du Mexique; M. le comte Mareschotti, Consul d'Italie; M. Baldasano, Consul d'Espagne; M. Kruschnitz, Consul d'Allemagne; M. le baron Von Meisenburg, Consul d'Autriche; M. Lamar C. Quintero, Vice-Consul de Costa Rica; M Ad. Schreiber, Consul des Pays Bas; Martinez, Consul de Colombie; le juge Fochè de la Cour Suprême de la Louisiane; le juge Houston; M. Chas. Parent, le Dr Hiucks. Le Conseil de ville était représenté par le Dr Devron, MM. Amann, Beaumann et Silger. Nous regrettons de ne pouvoir citer une foule d'autres notabilités, dont les noms nous échappent.

Le train lui-même, composé de cinq wagons, était admirablement décoré, entouré, d'un bout à l'autre, d'une large draperie tricolore, et surmonté d'une quantité de drapeaux flottant au gré de la brise. C'était un spectacle véritablement imposant que le départ de ce train, tout rempli de personnages officiels et d'invités revêtus de leur insignes.

A 3 heures précises le train partait, au son de la musique des deux orchestres de MM. Wolf et Sporer, à chaque station, une fanfare se faisait entendre. A Pontchartrain, on a vu, une salve de 13 coups de canon annonce l'arrivée des invités.

Chaque membre du Comité est chargé d'escorter un invité, et tout le cortège se rend, au son d'un pas redoublé, joué par l'excellente bande de musique de M. Wolf, au Pavillon du Comité, où le Consul Général de France, M. le Vicomte d'Abzac était déjà arrivé, pour recevoir officiellement les arrivants.

Aussitôt que le cortège est parvenu à s'installer dans la salle de réception, M. le Vic. d'Abzac prend la parole et prononce le discours suivant:

Messieurs

Deux grandes dates, 1776, la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, 1789, la Révolution Française, ouvrent l'ère moderne. Toutes les générations espérances que se promirent les hommes à ces époques de foi et d'énergie ne se sont pas réalisées, sans doute; mais un avenir qui contient le principe de tous les progrès s'ouvrit alors.

Ce mouvement ne s'est point exclusivement aux nations qui les font. Elles sont à tous, croyez-le bien, à tous, le mot fer et ambidexte de Mirabeau.

Qu'elles soient donc à jamais célébrées, glorifiées, ces dates de régénération; qu'on en garde l'amour, le culte. Américains, Français, nous découvrons aujourd'hui, devant le 14 Juillet, comme Français et Américains nous nous découvrions, l'autre jour, devant le 4 Juillet; ce sont là deux journées qu'on peut appeler les jumelles de la gloire.

Oui, messieurs, gardons précisement ce culte des grands souvenirs de la patrie; la transmission des devoirs sacrés, des devoirs de l'homme et du citoyen, se fait aussi, n'en doutez point, par le respect des anniversaires.

La France, ce pays des idées généreuses, ce pays qui si fréquemment a prodigué le meilleur de son sang pour le triomphe de ces idées, même en dehors de chez elle, la France a, vous le savez, la religion de ses souvenirs; elle ne réalise pas, et n'a l'appel des causes légitimes, elle s'y rend fort-ce même aux prix des plus coûteux sacrifices. Combien n'en a-t-elle pas fait! Elle résumera vellement à l'époque actuelle, ce qu'elle fit spontanément, si vaillamment au siècle passé, pour l'admirable peuple qui nous voit; peuple vivant la sagesse et bien-aimée patrie de beaucoup de ceux qui me entent.

Mon affection, son admiration pour cette splendide Union Américaine, elle les prouvait encore, le 4 Juillet dernier, à Paris même. Pensée de cette autant que noble, notre réditeur, et bienaimé peuple cholesiaste cette journée de l'indépendance pour présenter aux Etat-Unis une œuvre grandiose, une œuvre signée d'un des noms qui l'honorent le plus, Bartholdi; une œuvre qui ou peut le dire, symbolise la France et les Etats-Unis, et un 1776 et 1789, ces alliés mes équilibres, sous le rayonnement du flambeau que porte la statue colossale qui bientôt se dressera en géante dans la baie de New York: La Liberté éclairant le Monde!

Avant de terminer ce discours déjà trop long je remercie le, au nom du Comité des Trente au nom de la colonie française, le Conseil Général de France, des paroles si éloquentes qu'il a prononcées en honneur de la patrie commune, de la patrie qui vraiment n'est ensemble, par un doublé liquidité, être présente ici, à cette heure. Je remercie toutes les voix autorisées, éloquentes, nouvelles, qui viennent de se faire entendre. Je remercie les Consuls de nationalités diverses, les autorités Fédérales, les autorités de l'Etat, les autorités municipales. Je remercie de la presse Américaine, Allemande, Française de la Nouvelle-Orléans, de toute la Louisiane, et enfin toute cette population si sympathique qui nous fait l'honneur de se trouver à ce rendez-vous où tout est joie, fraternité.

Qu'ils se mêlent à notre fête. Le Comité des Trente dont je ne suis qu'un collaborateur fort humble, a voulu, je le répète, qu'elle fut digne de la France;—c'est dire qu'elle sera digne de nos invités. Que cette journée nous unisse, messieurs, et que, dans ce cadre, nous ne ne fassions qu'un, et que, dans ce cadre, nous ne ne fassions qu'un, et que, dans ce cadre, nous ne ne fassions qu'un